

Savoirs, opinions, informations

Yorghos Remvikos, CEARC-OVSQ, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

Si, dans ce mot-à-mot, nous cherchons à saisir chaque concept dans sa spécificité, nous voudrions discuter plus leurs articulations et leurs usages, potentiellement basés sur des compréhensions divergentes. Nous souhaitons dépasser les sens naïfs et les utilisations idéologiques, en essayant de révéler certaines faiblesses et conséquences de nos conceptions courantes, sans prétendre apporter une conclusion définitive. Par ailleurs, les termes n'étant pas réservés au champ scientifique, nous essayerons de les saisir aussi dans leur réalité sociale ou politique (actualité oblige), même si la notion de savoir valide traverse notre texte, mais sans y être traité en tant que tel. En somme, dans une vision relationnelle de la Société, portant sur les rapports de pouvoir ou d'influence, quelle est la portée des trois concepts dans la figuration de ces rapports de force et leur contribution aux chances de réussir sa vie ?

Les savoirs résultent d'un processus actif d'apprentissage

La notion de **savoirs**¹ depuis leur définition jusqu'à leur place dans l'orientation du cours de nos vies, en passant par les moyens d'y accéder, préoccupe la philosophie depuis l'antiquité et la psychologie depuis le XX^{ème} siècle. De leur inscription sur une ardoise vierge (conception de John Locke au 17^{ème} siècle, mais qui persiste de manière diffuse encore aujourd'hui), aux différentes métaphores pédagogiques plus récentes (accès ou acquisition, découverte ou dévoilement, construction, développement) nous devinons des différences de positionnement. Evidemment, un changement a été introduit avec l'instruction publique, l'instauration de l'école de la République ayant été accompagnée par l'émergence de la notion de science de l'éducation, dans les années 1880. D'ailleurs, en France, les sciences de l'éducation sont devenues discipline académique à la fin des années 1960. Disons que les savoirs formels, développés au sein du système éducatif, ont été juxtaposés, avec force à ceux de l'expérience, visant désormais à soutenir une compréhension rationnelle, plutôt que magique ou religieuse du Monde². N'oublions pas que pour les besoins de l'industrialisation capitaliste, le savoir formel, jusqu'ici réservé aux clercs et qui s'était étendu aux marchands, s'est trouvé utilisé comme outil de tri social de la main d'œuvre, un modèle de « méritocratie » venant masquer la transmission héréditaire des positions dominantes. Les savoirs qui, pour les anciens, contribuaient à l'accès à la sagesse, prenaient un nouveau sens dans la nouvelle économie qui s'imposait à la Société, l'utilité pour le développement technologique et la production de richesses matérielles « consommables », devenant leur nouvelle finalité.

Retenons que, quelle que soit la diversité des théories sous-jacentes, les savoirs, qu'ils soient acquis à l'école ou par l'expérience, résultent toujours d'un processus d'élaboration actif et, nous ajouterions volontiers, de remaniement de nos schémas cognitifs précédents, faisant partie de ce que nous appelons apprentissages. Cette distinction entre les savoirs et les processus d'acquisition de ceux-ci nous semble indispensable. Nous pouvons postuler l'existence d'une force (on dirait *drive* en anglais) qui, face aux obstacles et défis auxquels nous expose le cours de notre vie, nous pousse à « apprendre », dans une direction que nous qualifierons de prospective. En revanche, les savoirs, eux, sont rétrospectifs : ils reflètent les apprentissages passés et seront actualisés (révisés) à chaque nouvelle expérience. En somme, ils sont attestés par l'expérience passée et seront remis en cause dans le futur, au travers de chaque entreprise nouvelle.

¹ Nous avons évité d'ouvrir ici à une distinction entre avoirs et connaissances, une spécificité française, car les deux se réfèrent au « knowledge » en anglais

² Pour se rendre compte de l'impact de cette nouvelle vision, le lecteur pourrait consulter l'ouvrage de Charles Taylor (2007), *The Secular Age*, Belknap Press de Harvard University Press

Ainsi, « apprendre » dépasserait le contexte scolaire et ne se fonderait pas que sur la relation maître-élève ou maître-compagnon, comme l'explorait Jean-Jacques Rousseau dans l'Emile³, où il est question « d'éducation naturelle ». Nous apprenons tout au long de nos vies, dans différents contextes et, peut-être, de différentes manières qui ne passent pas nécessairement par le déploiement préalable de théories avant de pouvoir « délibérer » sur le cours de nos vies.

Les opinions ne reposent pas sur des savoirs

L'opinion doit être saisie en relation ou par contraste avec les savoirs. Si les seconds sont attestés, par l'expérience passée de celui qui se dit capable, ou par les diplômes et certificats dont il est détenteur, l'opinion, quant à elle, relèverait du qualificatif d'inachevé, d'inchoatif : elle reste opinion tant qu'elle n'a pas été soumise à la vérification empirique. L'opinion serait volontiers impulsive et on pourrait même se poser la question de sa place ou de sa puissance dans les choix de l'action. Les traductions usuelles du mot opinion en grec, soit *ἀποψη* (point de vue) ou *γνώμη* (avis), illustrent bien ce côté partiel et provisoire, mais comprenant un éventail de sens hétérogènes.

Il est utile d'introduire un cas particulier « d'opinions » : celles qui, dans le champ politique, correspondent à l'invention de l'opinion publique, contestée avec force par Pierre Bourdieu⁴. S'il est concevable que chacun ait une certaine opinion sur un problème donné (de quelque valeur que ce soit, ce n'est pas notre propos ici), c'est leur agrégation dans les sondages d'opinion (ce que l'on appelle l'opinion publique), que Pierre Bourdieu cherche à épingle. En effet agréger du flou pour en tirer du sens est-il défendable ? Pierre Bourdieu dit bien que la forme des questions conditionne le type de réponses (*ibid*).

On peut s'appuyer sur le même auteur, pour qui l'opinion « est un discours constitué prétendant à la cohérence, prétendant à être entendu, à s'imposer... ». Il dit aussi que « [D]ans les situations réelles, les opinions sont des forces et les rapports d'opinions sont des conflits de force entre des groupes ; on a d'autant plus d'opinions sur un problème que l'on est plus intéressé par ce problème, c'est-à-dire que l'on a plus intérêt à ce problème ; la probabilité d'avoir une opinion varie en fonction de la probabilité d'avoir du pouvoir sur ce à propos de quoi on opine » (*ibid*). Or, les sondages produisent un nivellement de cette diversité d'opinions, qu'ils ne peuvent expliquer.

Quels que soient les savoirs, opinions ou croyances de chacun, la compréhension interpersonnelle se base sur le discours, ce qui nous confronte à la possible ambiguïté du langage. Ainsi, poser des questions, révélatrices d'opinions, comme : « pensez-vous que le gouvernement a menti dans la gestion de crise du coronavirus ? », peut-il mener à des réponses (opinions individuelles) que l'on serait légitime d'additionner ? Pour ma part, cherchant à m'éloigner de toute idée complotiste, je serais tenté de répondre non. Cependant, on ne peut non plus affirmer que la communication de crise était irréprochable, voire sincère. Mais, acquiescer au qualificatif de mensonge ne correspondrait pas à une réponse acceptable de ma part, car elle risquerait de glisser vers le jugement moral. On est fondé alors, comme le fait Bourdieu de questionner les intentions des sondages et se demander s'ils reflètent l'opinion ou s'ils ne chercheraient pas plutôt à l'influencer (on pourrait presque parler de fabrication), tant les questions posées ne peuvent recueillir des réponses « équivalentes ».

Si nous avons raison d'insister sur le caractère superficiel des opinions, surtout par rapport aux problématiques complexes auxquelles nous faisons face, la question de leur place dans le débat public doit nous préoccuper. Doit-on promouvoir la « bataille » des opinions, comme dans le champ de la politique contemporaine, dans le but d'influencer les comportements des citoyens ? Nous

³ En particulier dans le Livre II : l'âge de la nature

⁴ L'opinion publique n'existe pas, dans Questions de sociologie, Editions de Minuit (édition électronique), 2015.

objecterions, quant à nous, que l'inscription de chacun dans un débat démocratique concernant les choix sociétaux ne peut se baser sur des opinions et nécessite de réfléchir sur la valeur accordée aux différents savoirs, tant scientifiques que de l'expérience, sans éluder la place des valeurs, éthiques ou morales, domaines où la Science doit rester en retrait⁵.

Les informations ne conduisent pas à des apprentissages

L'action publique en faveur de la santé (dans d'autres domaines c'est aussi le cas) utilise les médias ou internet, en diffusant des messages à destination des individus-citoyens, pour les « informer ». Mais, qu'est-ce qu'une information ? Nous retrouvons encore l'équivocité du langage et la polysémie des termes, nécessitant des clarifications. Remarquons que l'information est un concept relationnel, qui s'inscrit dans une relation asymétrique, entre un émetteur et un récepteur, qui peut être un rapport de pouvoir. Le philosophe Gilles Deleuze disait dans une de ses allocutions⁶ : « *[]une information, c'est quoi ? Ce n'est pas très compliqué. Tout le monde le sait : une information, c'est un ensemble de mots d'ordre. Quand on vous informe, on vous dit ce que vous êtes censé croire. En d'autres termes, informer, c'est faire circuler un mot d'ordre.* »

Le lecteur pourrait juger cette position comme radicale, mais il devrait s'interroger sur le statut des informations dans la propagande. En tout cas, il nous faut toujours questionner les conditions d'émission de l'information et l'identité même de l'émetteur. Peu importent les conditions de sa réception, l'information ne pourra jamais être jugée sur sa véracité (que peut en savoir le récepteur ?). Si ce dernier la considère pertinente, son jugement portera sur la crédibilité et la légitimité de l'émetteur (par exemple les experts ou les pouvoirs publics). En somme, la réception engage la confiance des récepteurs ou la présuppose, mais est-elle toujours acquise, par principe ? Peut-on parler d'apprentissage, comme production de savoirs au travers de l'accès à des informations ? Il faudrait que l'on remette en cause cette conviction persistante que les savoirs s'acquièrent selon une opération d'absorption passive, peu en phase avec nos connaissances actuelles en sciences de l'éducation⁷. L'attitude (et l'intention) de l'émetteur serait alors pastorale plutôt qu'éducative.

Nous pourrions aussi prolonger cette discussion au sujet de l'intelligibilité de l'information, conditionnée tant par le jargon utilisé que par la construction du message. Celui-ci pourrait n'être compris que par une partie des récepteurs, ceux disposant des compétences linguistiques particulières requises, mais aussi porteurs d'intérêts sociaux particuliers, conscients ou non, comme l'affirme encore Bourdieu. En clair, les messages de santé, qui ne sont que des informations, souvent formulées comme des injonctions, contribuent aux inégalités sociales de santé. Et pourtant les sites internet d'informations sur la santé sont mis en avant comme des actions phares des pouvoirs publics⁸, destinées à la population dans son ensemble.

Alors, si l'on admet que les opinions peuvent évoluer et pourraient même conduire à la constitution de savoirs, comment, au travers de quels processus ? En tout cas pas au travers de l'accès aux

⁵ Des arguments sont fournis dans Remvikos, 2020, Science et décision ou le difficile problème de la traduction ; des considérations pour une éthique scientifique, Env Risques et Santé, sous presse

⁶ Elle est toujours accessible ici :

https://www.youtube.com/watch?v=2OyuMJMrCRw&list=PLsiv_P7mdgVQBoLhAQ_ABox5g5z-g0z_R ; la transcription de la partie sur les informations comme mots d'ordre est aussi téléchargeable : <https://iphilo.fr/2018/01/12/gilles-deleuze-linformation-cest-la-societe-de-contrôle/>

⁷ Nous proposerions au lecteur, comme introduction au sujet, l'article de Røediger et Karpicke (2006), Test-enhanced Learning ; Psychological Science, 3, 249-255

⁸ Voir comme exemple le nouveau site santé.fr : <https://www.ars.sante.fr/nouveau-site-santefr-des-informations-sur-la-sante-fiabiles-validees-et-accessibles-tous>

informations, même les bonnes, qui semble bien éloigné des conditions menant à des apprentissages (constitution de savoirs), tels qu'esquissés précédemment.

Conclusions

Dans la période actuelle et devant le constat pas très optimiste de la faiblesse de la culture scientifique des citoyens, comme des journalistes et du personnel politique, au lieu de nous engager dans la lutte pour influencer les opinions ou d'adopter la démarche de transmission d'informations⁹, il faut nous pencher sur nos méthodes d'enseignement des sciences, trop fondées sur la transmission magistrale des savoirs et qui font peu appel à la participation active des apprenants. De même, nous ferions bien de nous interroger sur les raisons de la dépréciation des apprentissages pratiques (en faisant) dans le système éducatif¹⁰ : peut-on y voir un héritage de la séparation cartésienne de la théorie et de la pratique ? Peut-on continuer à considérer que la culture scientifique reposerait uniquement sur l'accès à des résultats scientifiques et des méthodes proposées comme des recettes de cuisine dans le cadre scolaire et universitaire, sans chercher à développer l'esprit scientifique (curiosité, rigueur, mais aussi soupçon, comme forme de scepticisme méthodologique et attachement à ce que nous pouvons soumettre à l'enquête empirique...¹¹) ? Enfin, au delà de la vision individualiste, sur laquelle se fonde notre système éducatif (une tendance historique), l'importance de l'intelligence sociale, ou des apprentissages interpersonnels, sont passés sous silence. Nous pourrions encore y voir cette illusion que la formation de l'esprit scientifique, de par la prétention à la neutralité de la Science, est déconnectée du champ de luttes qu'est la Société et de tous les préjugés et les idéologies qui s'y affrontent, faisant fi du lien entre savoirs et pouvoir.

⁹ Laissons tout ceci au domaine qui porte le nom de communication

¹⁰ La relative faiblesse de l'apprentissage en France (apprendre en devenant apprenti) le montre bien

¹¹ Loin de nous toute idée d'exhaustivité sur ces facettes de l'esprit scientifique